

Elly

— Qu'est-ce qu'il dit ? me chuchote Megan alors que notre patron grec de 1,50 mètre nous hurle dessus dans un mélange d'anglais et de grec. Il va nous virer ?

J'écoute attentivement. Je ne suis pas bilingue, mais j'arrive à tenir une conversation.

— θα σου χέσω το γάιδαρο!

— La traduction littérale serait : « Je vais chier ton âne », je lui explique entre mes dents. Les Grecs disent ça quand ils sont furieux.

C'est le problème entre le grec et l'anglais : il ne faut jamais utiliser une appli de traduction sur un Grec en colère. Leurs expressions locales prêtent à confusion.

— Vous me collez des migraines, toutes les deux, dit-il en me postillonnant dessus au passage.

J'ai compris, Dimitris a des *relations*. Pas du genre mafia. Mais il possède tous les commerces de l'île et emploie de jeunes voyageurs au noir. Il ne faut pas le contrarier.

Megan et moi sommes venues passer l'été sur l'idyllique Mykonos pour travailler. C'est l'île grecque la plus connue pour ses fêtes. Nous étions persuadées que les pourboires allaient pleuvoir.

Mais le fait est que tout le monde veut sa part du gâteau, et que l'île est envahie par des hordes de jeunes nomades

aguerris venant d'Australie ou de Nouvelle-Zélande, et ces gens-là ont de bonnes combines. Il ne faut *jamais* se mesurer à un *backpacker* australien. La plupart d'entre eux ont commencé à parcourir le monde dans le ventre de leur mère. Ils ont des contacts dans chaque café, auberge de jeunesse et bar de l'île, ce qui leur permet de récupérer les jobs les plus lucratifs, et nous, pauvres Britanniques pleins de coups de soleil, n'avons que les miettes à ramasser.

La seule option qui nous restait était de travailler pour Dimitris, qui nous reversait une commission misérable de 2 euros par ticket de bateau vendu. Aujourd'hui, nous n'avons pas suffisamment racolé. Nous ne pourrions même pas nous acheter un sac de pommes de terre.

— Vous préférez nettoyer les tuyaux à merde des yachts ? hurle-t-il en gesticulant.

Je devine que sa question était rhétorique.

— Vous me brisez le cœur. C'est pas compliqué ! Regardez !

Dimitris m'arrache la pancarte des mains. Mon rôle est de la tenir pour donner envie aux touristes de payer bien trop cher pour ce tour en bateau médiocre. J'arrive désormais parfaitement à tenir le panneau en l'air, mais pour tout le reste, c'est une catastrophe. Il se jette agressivement sur tous les groupes de personnes qui se promènent le long de la mer Méditerranée.

C'est alors qu'il les repère.

Les proies idéales.

Un couple, de cinquante ou soixante ans, traînant leurs bagages à roulettes, se dirige droit sur son piège, loin de se douter de ce qui les attend. Ils n'ont pas la moindre chance.

Il agite son enseigne vers eux comme s'il s'agissait d'une arme. Il entame les négociations. Des grottes ? Aucun problème ! Des plages naturistes ? Bien sûr ! Des cités perdues dans les profondeurs marines ? Suivez-moi !

C'est un savant mélange entre un safari fantastique et une croisière de luxe.

Dimitris presse le couple, qui se retrouve embarqué sur la passerelle malgré ses protestations. Au moment où il balance leurs bagages à bord, leur destin est scellé.

— Je pense qu'ils étaient en chemin pour l'aéroport, dis-je, l'air gêné, en voyant l'homme se tourner vers nous. Je ne pourrais jamais faire ce genre de chose.

— J'imagine que notre carrière dans la vente est terminée.

Nous ne savons pas ce que les prochaines décennies nous réservent. Je viens de terminer mes études de droit et de criminologie à l'université de Swansea, au pays de Galles, et Megan est coiffeuse dans un institut de beauté. Si je réussis à décrocher la mention très bien, je pourrai postuler pour un stage dans un des plus prestigieux cabinets d'avocats de Londres. J'aurai les résultats dans douze jours. Bonjour l'angoisse !

Pour le moment, nous ne nous préoccupons que de la vente des tours en bateau.

— Ce job, ce soir, c'est pas payé à la commission, si ?

Je regarde Megan d'un air méfiant. Apparemment, elle aurait rencontré un type à la plage, qui lui aurait donné un plan dont rêvent tous les *backpackers*.

— Un bar à cocktails haut de gamme, tu dis ?

— Oui, oui, répond-elle avec un sourire peu convaincant. *Très exclusif*.

— Je n'ai jamais préparé de cocktails.

— T'en fais pas, tu t'en sortiras très bien. Tu devras simplement te concentrer et sourire aux clients.

— Si quelqu'un me dit encore une fois de sourire, je le gifle.

J'agite sans conviction une brochure devant une famille qui m'ignore.

— Comment je dois m’habiller ? Je n’ai rien d’assez bien pour travailler dans un bar à cocktails chic.

Megan s’interpose devant les membres de la famille, qui se retrouvent contraints de se lâcher les mains pour la contourner, visiblement contrariés.

— T’inquiète, on aura des uniformes. Oh, mon Dieu ! s’exclame-t-elle en me donnant un coup de coude. Il y a un couple qui arrive.

Nous nous mettons en position, un paquet de prospectus dans les mains.

— C’est ton tour, me souffle-t-elle.

— D’accord, dis-je en soupirant.

Je me lance alors dans un argumentaire de vente fastidieux auprès du couple. Si je rate encore une vente de ticket, nous nous ferons virer. Je n’arriverais même pas à convaincre un alcoolique d’acheter du whisky.

*

Megan fait moins la fière cinq heures plus tard.

— *Bounce* ? dis-je, incrédule.

J’observe le néon au-dessus de l’entrée.

— Tu es sûre que c’est ici ?

Deux types sont vautrés sur le trottoir devant le bar. L’un d’eux est penché au-dessus d’un vieux kebab abandonné pendant que l’autre essaie d’allumer une cigarette par le filtre. Et il n’est que 19 h 30 !

— Je suis sûre que c’est bien mieux à l’intérieur, répond Megan en riant.

Elle a l’air beaucoup moins confiante.

Le spectacle des clients ivres qui se livrent à des parades de séduction devant l’établissement me garantit le contraire. Il n’y a pas un seul local en vue. Je suis passée

devant beaucoup de bars haut de gamme sur l'île, et celui-ci n'en fait certainement pas partie.

— Jolis petits seins ! crie un gars à Megan.

Celle-ci lui répond par un doigt d'honneur.

— Y a pas moyen. Je préférerais passer ma soirée assise dans des toilettes publiques.

Je tourne les talons mais Megan me retient par le bras.

— Oh, allez ! Le mec m'a dit qu'on allait se faire plein d'argent, tente-t-elle pour m'amadouer. On peut essayer pour une soirée. Et si ça ne nous plaît pas, on n'y remettra plus les pieds.

— C'est ce qu'ils disent tous, grommelé-je. Dimitris nous avait presque assuré qu'on deviendrait millionnaires.

Elle affiche sa petite moue qui me fait flancher à tous les coups.

— On pourrait au moins aller voir à quoi ça ressemble à l'intérieur.

Je la suis à contrecœur jusque devant le videur.

— *Yiasoo*, lance-t-elle avec un grand sourire. On m'a dit de demander Jonas.

L'homme fait un signe de tête en grognant.

— À l'intérieur. Dans le fond à gauche.

Nous nous pressons dans le bar à la lumière blafarde. Des dizaines d'adolescents éméchés semblent lancés dans le concours du plus gros crétin de l'île.

— Jamais de la vie !

Mais Megan ne m'entend pas à cause de la musique assourdissante.

Nous nous faufile à travers la foule jusqu'à l'autre bout du bar.

Un Grec nous fait signe. Il porte un tee-shirt blanc avec un col V qui offre une vue plongeante sur son torse. C'est sûrement Jonas.

— Vous êtes les filles que Nikos a envoyées ?

— *Yiasoo*, dit Megan (c'est le seul mot qu'elle connaît). Je suis Megan, et elle, c'est Elly.

Il marmonne quelque chose et nous détaille de la tête aux pieds.

— Ce soir, c'est juste un essai. Si vous vous en sortez, vous avez le job.

Il désigne une porte par un hochement de tête.

— Allez mettre les uniformes. Quand vous serez prêtes, revenez me voir pour que je vous explique les règles.

Je marque un temps d'arrêt et désigne la tenue de la barmaid.

— Il doit y avoir une erreur, dis-je fermement. Il est hors de question que je me mette en bikini.

Ce type délire s'il pense que je vais porter ce mini-short rouge et ce haut de bikini jaune. Il peut toujours rêver.

Une barmaid à la poitrine généreuse passe devant nous. Au moment où elle se retrouve sous les lumières stroboscopiques, je vois que son bikini laisse apparaître chaque détail de son sein. Même à la plage, je ne me découvre pas autant.

Jonas me rit à la figure.

— Si tu veux travailler ici, tu enfiles le bikini, chérie. C'est pas négociable.

— Je ne me rabaisserai pas à porter ce bikini, répliqué-je, indignée. Non merci.

Ce gars a un sacré culot ! Il se remet à rire.

— Tout le monde a un prix, chérie. C'est à toi de voir, j'ai pas de temps à perdre. Un essai. Deux heures. Si tu veux te faire 150 euros par soir, tu ferais bien de te dépêcher et d'aller te changer.

Pardon ? Combien ? Les tours de bateau nous rapportaient maximum 20 euros par jour.

Peut-être que j'ai un prix, après tout. Si on travaille ici pendant une semaine, on aura assez pour aller explorer

d'autres îles. Ça ne peut pas être si terrible. Je le regarde avec méfiance.

— Qu'est-ce qu'on doit faire pour 150 euros ?

Il esquisse un rictus face à l'empressement avec lequel j'abandonne mes principes.

— Tu sers à boire et tu parles aux clients. T'as déjà travaillé dans un bar, non ?

L'été dernier, j'ai travaillé dans le pub de mon village, The Wee Donkey. Mon expérience des cocktails se limite à un whisky Coca. Est-ce que ça compte ?

Derrière le bar, un barman aligne huit verres à shot à la vitesse de la lumière. Il envoie deux bouteilles en l'air et sert les huit shots d'un trait, avant de les enflammer.

Je ne suis pas sûre que les compétences que j'ai acquises au Wee Donkey soient très utiles.

— Tu sais sourire au moins, ma jolie ?

Je découvre mes dents et remonte les commissures de mes lèvres. « Sourire pour être payée » semble être la règle du jeu ici. Il nous toise des pieds à la tête. Il s'adresse à Megan, ressource numéro un.

— Toi, tu commences derrière le bar.

Puis en me regardant, il marmonne des mots en grec dont je ne comprends que lèvres et jambes.

— Toi, tu vas aller dehors, pour ramener des clients.

Il veut que *moi*, j'aille dehors ramener des clients ? C'est Megan qui devrait y aller en premier. Elle sait très bien flirter. Cela fait dix ans que je la vois aiguiser son talent et elle est au sommet de son art. C'est la femme qui murmurerait à l'oreille des verges.

— En quoi ça consiste ? demandé-je. Je dois agiter un panneau ou quelque chose comme ça ?

— Oui, me répond-il en désignant mes seins. C'est ça, ton panneau publicitaire. Tu fais tout ce qu'il faut pour que les clients entrent dans le bar. Après, c'est aux autres employés

de s'assurer qu'ils restent. Reviens ici dans cinq minutes en tenue. Sinon, arrête de me faire perdre mon temps. L'essai a commencé et tu perds de l'argent à chaque minute qui passe.

*

— C'est tellement dégradant, Megan, me lamenté-je.

Nous nous tenons devant le miroir accroché au mur. Malheureusement, je ne vois que le haut de mon corps, mais je sens un courant d'air autour de mes fesses au niveau de la demi-lune qui s'est formée dans mon short en Lycra. Je tire sur le short pour essayer de couvrir complètement mon derrière, mais je finis avec un sourire de plombier à la place. Il faudra faire un choix.

— Même les nudistes sont plus couverts que ça !

Megan se tourne vers moi. Elle ressemble à une prostituée. Il n'y avait plus de short rouge à sa taille et elle se retrouve avec un petit bourrelet qui retombe sur le Lycra.

— Personne n'est vraiment habillé, ici, me réplique-t-elle. Ça ne choquera personne. Arrête d'être aussi coincée.

En nous regardant, nul ne pourrait penser que nous sommes sœurs. Mes bras et mes jambes, beaucoup trop longs, me donnent une allure dégingandée qui fait plus penser à une autruche qu'à un mannequin de Victoria's Secret, alors que Megan est petite avec des courbes sexy et des cheveux roux. De mon côté, mes cheveux noirs et mes pommettes saillantes héritées de ma mère croate m'ont fait passer pour une locale à Mykonos.

Le haut de bikini couvre un peu plus mon décolleté que celui de Megan. Je fais un bonnet B, mais à côté d'elle, on dirait que je suis plate comme une limande. Un jour, un gars a eu l'audace de comparer ma poitrine à deux Tic-Tac sur une planche à repasser, alors que j'étais habillée !

— Prête ? me demande Megan devant le miroir.

— Autant que je puisse l'être.

Elle me prend par la main et m’emmène hors du vestiaire.

En marchant vers Jonas, je constate que nous attirons mille fois plus d’attention depuis que nous nous sommes changées. Les regards ne montent jamais plus haut que le cou. Je suis maintenant réduite à un corps sans tête aux seins jaune vif. Jonas approuve nos tenues d’un hochement de tête, nous transmet ses instructions, puis me tend un plateau de shooters verts. De la même manière que ma poitrine, les shots vont servir d’appât.

— À tout à l’heure, chuchoté-je à Megan. Bonne chance.

Elle me caresse le bras pour me réconforter. Je rassemble mon courage et sors dans la rue. Sur toute la longueur de la rue, des filles comme moi rivalisent pour attirer les touristes ivres dans leur bar. C’est l’équivalent du quartier rouge pour les rabatteuses de bar. Il faut des talents dignes d’un Oscar pour réussir ici. Mon plateau manque d’être renversé par deux jeunes en train de se bagarrer.

— Attention, espèces de connards ! leur crié-je alors que l’un d’eux me rentre dedans.

J’entends un grognement juste à côté de moi. Je me tourne et constate avec horreur que j’ai renversé de l’alcool poisseux sur le tee-shirt d’un homme. Il est grand et a les épaules larges, il porte un tee-shirt blanc qui épouse magnifiquement ses muscles aux endroits stratégiques. En fait, ses muscles sont visibles *à travers* le tee-shirt. À mon grand désarroi, son torse est maculé de liquide vert fluo. Une casquette dissimule son visage. Je ne peux m’empêcher de l’imaginer allongé sur moi alors qu’il tente d’arranger le carnage que j’ai provoqué.

— Je suis vraiment désolée, monsieur !

Mes yeux quittent son torse pour rencontrer son regard bleu-gris fixé sur moi. Ses pupilles laissent transparaître sa contrariété.

Oh. Waouh. J’ai le souffle coupé.

Alors c'est *ça*, une beauté fatale. Il est plus âgé que moi, je lui donnerais trente-sept ans, quarante max. Il est baraqué, mais cela semble être naturel, pas du genre accro à la salle de sport. Mais c'est son visage qui me fascine – la mâchoire carrée, le nez romain, les pommettes saillantes, le menton carré. Sans parler des sourcils bruns parfaitement dessinés qui soulignent ses yeux perçants.

Je n'en reviens pas.

Un Adonis des temps modernes. Merci, dieux grecs.

— Je suis vraiment désolée, bredouillé-je, décontenancée.

— Ce n'est pas grave.

Il parle d'une voix grave de baryton avec une pointe de frustration. Je perçois un accent anglais, mais je ne saurais dire de quelle région exactement.

Jonas nous observe depuis la porte.

— On arrête l'essai si tu ne fais pas rentrer quelqu'un d'ici dix minutes, me crie-t-il en grec.

J'éclate de rire comme si Jonas venait de me raconter une blague, et me retourne vers le grincheux sexy qui me dévisage comme si j'étais contagieuse.

— S'il vous plaît, n'allez pas lui dire que j'ai renversé les verres sur vous. C'est ma première soirée ici, bafouillé-je. Mon amie et moi, on est à l'essai ce soir, et on a vraiment besoin de ce travail.

— C'est bon. Excusez-moi, dit-il sèchement en me contournant.

Je me maudis intérieurement d'avoir bousculé l'homme le plus beau que j'aie jamais vu dans une situation aussi gênante.

— Attendez !

J'attrape son avant-bras pour le retenir. Je sens ses muscles solides sous sa peau chaude. Une paire de bras qui pourrait vous soulever et vous jeter par-dessus son épaule sans effort.

— Ne partez pas. Entrez dans le bar, le supplié-je.

Tout en serrant fermement le bras d'Adonis, je crie à Jonas en grec :

— C'est bon, pas besoin de me surveiller. Ce gars-là vient boire plein de verres.

Adonis me regarde d'un air perplexe.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

Je lui sors une version édulcorée de la vérité.

— Que vous aviez exprimé l'envie d'entrer dans le bar.

— Ce n'est pas le cas.

Il est agacé. Il agrippe ma main pour me faire lâcher son avant-bras musclé.

Mission pas accomplie.

Je lui offre mon sourire le plus convaincant.

— C'est le bar le plus prisé de l'île ! Les cocktails sont *incroyables*. L'atmosphère y est très chaleureuse.

Il jette un coup d'œil aux deux types qui se la jouent à côté de nous, puis me regarde à nouveau en levant l'un de ses magnifiques sourcils noirs.

— Désolé, je ne suis pas d'humeur, réplique-t-il d'un ton bourru avant de partir.

Jonas nous observe toujours. L'étincelle dans ses yeux me laisse à penser que je ne suis pas loin de me faire virer. Dans un dernier élan désespéré, je me plante devant Adonis pour le bloquer et pousse le mur de muscles.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît ?

Je le supplie. C'est mon dernier recours, vu que je suis à un Adonis de perdre mon job.

— Est-ce que vous accepteriez juste d'entrer dans le bar ? Vous pourrez partir au bout de deux minutes... Si j'arrive à faire passer la porte aux gens, j'ai fait ma part. Vous pouvez même entrer simplement pour utiliser les toilettes.

Il me toise, impassible.

— Vous êtes en train de me supplier d'entrer dans ce bar ?
Sa voix est grave et glaciale. J'ai l'impression de me faire gronder et j'adore ça.

Je hausse les épaules. Je suis en bikini au milieu d'une rue pleine de rabatteuses. À quoi il s'attendait ?

Les vibrations de son téléphone dans sa poche attirent son attention.

Merde.

Une bande de jeunes hommes arpente la rue en chancelant. C'est *eux*, la clientèle que je devrais viser, pas des hommes plus vieux, sûrs d'eux et terriblement beaux qui ont un million d'alternatives plus attrayantes.

— Je ne comprends pas, crie Adonis dans son téléphone en fronçant les sourcils. Parlez plus doucement.

Oh... il a l'air en colère. Cette voix m'excite beaucoup trop.

Adonis se tient à quelques mètres de moi et répète ce qu'il vient de dire. Il parle plus fort et plus lentement, et répète les mêmes termes de différentes manières. J'entends qu'il glisse des mots grecs pour essayer de se faire comprendre. Il en invente même. Ou peut-être que c'est du français ? Oui, c'est bien ça.

En retour, la personne à l'autre bout du fil hausse le ton aussi et la conversation s'anime jusqu'à devenir un échange de bruits insensés.

J'en profite pour le scruter sous tous les angles. Je me demande s'il est dans l'armée, ou dans la marine. Un coach sportif, peut-être ? Sa montre suggère qu'il est riche. Je sais que c'est une Cartier parce que Dimitris vend des contrefaçons à côté de son stand de tours en bateau. Je suppose que la montre d'Adonis est une vraie et non pas une affaire de chez Dimitris.

J'entrevois une chance et m'avance devant lui.

— Vous avez besoin d'une interprète ?

Ses narines enflent.

— Non.

Puis il s'interrompt et m'observe avec méfiance.

— Vous parlez grec couramment ?

— Et d'autres langues aussi, répliqué-je, figée.

Je sais qu'il me juge à partir de mon haut de bikini jaune et de mon short rouge. Je ne le blâme pas, je ferais pareil à sa place. Je lui souris gentiment, bien que je l'insulte dans quatre langues différentes dans ma tête.

Je l'observe cogiter.

Ces yeux. Il devrait y avoir une loi qui l'oblige à porter des lunettes de soleil pour que la population féminine ne soit pas affectée.

— Très bien, dit-il avec un hochement de tête. Merci, c'est très aimable.

Adonis active le haut-parleur de son téléphone et j'entends quelqu'un jacasser en grec.

— Excusez-moi, monsieur, je l'interromps en grec. Un instant.

Je coupe le micro du téléphone et regarde Adonis.

— Votre bateau est en panne ?

Un sourire fugace apparaît sur ses lèvres parfaites.

— Je suis impressionné, répond-il.

— Qu'est-ce que vous voulez que je lui demande ?

— Dites-lui qu'il doit envoyer quelqu'un vérifier le système de refroidissement au plus vite. Le moteur est en surchauffe, et je dois repartir pour Athènes dès demain.

Je traduis à son interlocuteur et écoute sa réponse.

— Il dit qu'il n'a personne de disponible avant mercredi après-midi.

Dans deux jours. Adonis laisse échapper un juron.

— Dites-lui que je paierai ce qu'il faut.

J'informe l'homme qu'Adonis est prêt à sortir son carnet de chèques. J'entends à travers le téléphone une grande inspiration. J'écoute attentivement, les sourcils froncés. Je ne connais pas vraiment les termes techniques nautiques en anglais, encore moins en grec. Je transmets à Adonis :

— Il attend qu'une pièce arrive d'Athènes. Je ne connais pas le terme en anglais. Je pourrais seulement vous répéter le mot grec.

— Sérieusement ?

Il passe une main dans ses cheveux bruns légèrement ondulés.

— Dites-lui qu'il doit envoyer la pièce, sinon je ferai appel à une autre entreprise.

Chacun de ses mots est prononcé sur un ton bourru autoritaire. C'est peut-être bien un militaire.

J'ai l'impression de me faire autant réprimander que le type au téléphone. Je me demande si je peux faire traîner cet appel encore longtemps.

— Il va essayer, je traduis.

Mon interlocuteur commence à paniquer. Adonis marmonne quelque chose d'incompréhensible et reprend le téléphone. Il raccroche avant que j'aie pu dire au revoir. Alors comme ça, il est du genre à ne pas saluer. Je me note pour plus tard de chercher à quel trouble de la personnalité cela peut correspondre.

— Je vous remercie.

Ses yeux s'attardent sur moi un moment.

— Je ne m'attendais pas à entendre un accent gallois. Vous êtes à moitié grecque ? me demande-t-il.

Je secoue la tête, ravie qu'il amorce une conversation.

— Non. Ma mère est croate, mais elle a habité en Grèce quand elle était jeune. Elle m'a appris le croate et le grec. Je n'ai personne avec qui parler grec au pays de Galles, alors je ne suis pas bilingue. Mais ce voyage m'aide vraiment à m'améliorer.

Il hausse les sourcils.

— Trois langues, c'est impressionnant.

— Quatre, je souris innocemment. On apprend le gallois à l'école. Bon, maintenant que je vous ai aidé, vous allez me rendre service ?

Il jauge l'enseigne de néon, grimace, et se retourne vers moi.

— Je préférerais me planter des fourchettes dans les yeux. J'acquiesce et m'éloigne. J'ai fait tout ce que j'ai pu.

— Mais je suis un gentleman et ce serait vraiment grossier de ma part de ne pas aider une demoiselle qui m'a rendu service.

Il soupire, résigné, alors que je me retourne brusquement, sous le choc.

— Un seul verre. Pour vous remercier. J'imagine qu'ils ne servent pas le scotch que j'aime.

— Je ne pense pas, en effet, rétorqué-je en souriant. Mais grâce aux shots à 1,50 euro, vous pouvez boire jusqu'à oublier que le bar est pourri.

Tout comme Aphrodite avec son Adonis, je lui fais signe de me suivre.

— Oh la vache ! dit-il en entrant dans le bar, ébloui par les lumières stroboscopiques. C'est pire que ce que j'avais imaginé. Cet endroit va me coller une migraine.

Il n'a pas tort. J'y étais il y a à peine quarante minutes, et c'est pire que dans mon souvenir.

Au moment où je tourne les talons pour sortir, il s'arrête, l'air préoccupé.

— Vous restez dehors ?

— Encore quinze minutes, réponds-je en souriant. Après j'échange avec une collègue. Amusez-vous bien.

Avec moi, j'implore silencieusement.